



HAL
open science

Le spinozisme de Gilles Deleuze. Genèse, éléments et enjeux d'un nouveau naturalisme

David Bastidas

► **To cite this version:**

David Bastidas. Le spinozisme de Gilles Deleuze. Genèse, éléments et enjeux d'un nouveau naturalisme. Journée des doctorant.e.s du centre SPH. Université Bordeaux-Montaigne., Thomas Detcheverry; Yannis Arazam, Jun 2023, Bordeaux, France. hal-04195091

HAL Id: hal-04195091

<https://hal.science/hal-04195091>

Submitted on 4 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Journée des doctorant.e.s du centre SPH- Université Bordeaux-Montaigne

Titre : *Le spinozisme de Gilles Deleuze. Genèse, éléments et enjeux d'un nouveau naturalisme*

Abstract : Il existe aujourd'hui une grande effervescence à propos de la nature. Dans certains domaines, tels que l'anthropologie ou la sociologie, le naturalisme est l'objet d'une profonde remise en cause, étant la nature le signe du « grand partage » ontologique de la modernité (Latour, 1999 ; Descola, 2005). D'un autre côté, la pensée écologique contemporaine, ainsi que les nouveaux matérialismes, insistent sur l'importance de concevoir la nature non pas comme une substance passive dépourvue de sens, mais plutôt comme un ensemble dynamique de relations et processus où le clivage entre l'humain et le non-humain peut être finalement dépassé (Barad, 2007 ; Bennett, 2010 ; Larrère & Larrère, 2015). Dans ce contexte, la pensée de Gilles Deleuze apparaît à certains égards comme un renouvellement inattendu du naturalisme en philosophie. Bien que son œuvre ait été largement lue comme une philosophie de l'événement, un vitalisme philosophique, ou une redéfinition du projet transcendantal, il est possible d'y trouver les éléments d'une puissante nouvelle image de la nature. Cela apparaît clairement à partir de la place privilégiée que Spinoza joue dans le développement de la pensée deleuzienne. Loin de constituer un simple chapitre dans ses monographies d'histoire de la philosophie, Spinoza fournit à Deleuze le concept d'une nature immanente, univoque et absolument inclusive. Une telle conception, présentée pour la première fois en 1968 dans *Spinoza et le problème de l'expression*, interviendra de manière décisive dans la trame conceptuelle d'une œuvre comme *Différence et répétition* (1968), mais elle sera déterminante également dans l'œuvre écrite avec Félix Guattari, en particulier dans la théorie de l'individuation intensive figurant dans *Mille plateaux* (1980). En ce sens, afin de thématiser le renouvellement du naturalisme qui traverse la pensée deleuzienne, nous cherchons à récapituler la genèse, le devenir et les principaux enjeux, tant herméneutiques que philosophiques, de sa réception de la pensée spinoziste. Plus précisément, nous cherchons à comprendre comment, à travers le prisme et le langage du spinozisme, Deleuze détermine l'articulation d'une nature purement expressive et relationnelle ; comment, et dans quelle mesure cette conception irrigue sa philosophie de maturité ; et en quels points cette réflexion peut réactiver une réflexion sur le statut, la place et la pertinence de la notion de nature dans la scène philosophique contemporaine.

1. Alors que la nature suscite beaucoup d'intérêt aujourd'hui, le concept de nature lui-même ne semble pas avoir de définition stable. Ainsi, « nature » se prend en plusieurs acceptions (Ducarme & Couvet, 2020). Nature peut ainsi être dit : (1) L'ensemble de l'univers, ou l'ensemble de la réalité matérielle, soit en tant qu'il est le lieu, la source et le résultat des phénomènes matériels, soit en tant qu'il est considéré comme indépendant de l'activité et de l'histoire humaines ; (2) L'essence, la

qualité intérieure ou le caractère propre d'un objet, vivant ou inerte ; (3) La force spécifique au cœur de la vie et du changement. Cosmos, essence ou force, cette diversité sémantique de la nature peut être aussi considérée du point de vue historique, suivant une série d'importantes mutations. Si, d'une part, le grec *phusis* (φύσις) désignait initialement l'« apparaître » en général, progressivement, entre le VI^e et le IV^e siècle av. J.-C., ce terme désignera tout à la fois un processus spontané de croissance et son résultat (Hadot, 2004), double sens qui sera à son tour transmis au terme latin « natura », traduction de *phusis* sous l'influence d'auteurs comme Cicéron. D'autre part, l'émergence du christianisme, suivant l'horizon directeur de l'idée de création, apportera une nouvelle nuance à ce terme : d'un principe cosmique, la nature sera finalement comprise comme le résultat matériel de l'action de Dieu, une matière brute donnée aux hommes pour la dominer et en tirer profit (cf. Gn 1, 26-31 ; Ps 8, 6). Plus tard, la période classique, entre le XVI^e et le XVII^e siècle, suivant l'influence d'auteurs comme Bacon ou Descartes, radicalisera cette vision, concevant ainsi la nature, sous le modèle mécaniste de la machine, comme une chose étendue, inanimée, morte et passive (Merchant, 1980), vision qui deviendra finalement centrale, à partir du XVIII^e siècle, pour l'essor et le développement du capitalisme (Weber, 1964). Bien que historiquement différents courants philosophiques essayeront de penser la nature au-delà de cette vision matérialiste et mécaniste propre à la modernité, par exemple les différents romantismes du XVIII^e siècle ou les différents types de vitalisme scientifico-philosophique apparus à la fin du XIX^e siècle, nous assistons aujourd'hui à un paradoxe croissant vis-à-vis de la nature : si, d'une part, l'étude de la nature, suivant la portée de la démarcation du XIX^e siècle entre *Naturwissenschaften* et *Geistwissenschaften*, semblerait ne concerner que les sciences dites exactes ou dures, d'autre part, le contexte bio-géo-politique de la crise écologique actuelle exige, avec une urgence croissante, une reconsidération transversale non seulement du concept de nature, mais aussi de ses différents habitants ou acteurs, aussi bien humains que non-humains. Notre contexte semble donc être appelé à repenser la nature et, avec elle, à reconsidérer tout le potentiel que ce terme paraît incarner, aussi bien du point de vue scientifique qu'historique. Cependant, la tâche ne semble pas évidente : que signifie concrètement « repenser la nature » ? S'agit-il peut-être de reconsidérer simplement sa pertinence aujourd'hui ou plutôt de renoncer à ce terme et, avec lui, à toutes les ambiguïtés, dichotomies et difficultés dans lesquelles il semble nous plonger ?

Depuis la perspective de certains courants théoriques actuels, par exemple l'anthropologie ou la sociologie, le concept de nature semble fondamentalement insuffisant pour répondre aux défis contemporains. Pour des auteurs comme Philippe Descola ou Bruno Latour, la nature est le signe d'un grand partage ontologique opéré au cœur de la modernité : il semble impossible de parler de nature sans son corrélat, la culture, puisque, depuis l'émergence de la modernité, l'autonomie de la nature ne peut se concevoir que dans la sphère d'une dualité fondamentale (Latour, 1999 ; Descola, 2005). Ainsi, en cherchant à définir la nature, on ne parle que de son contraire, étant la nature, en ce sens, condamnée à ne signifier qu'autre chose qu'elle-même (Latour, 2015). Et pourtant, nous pouvons poser la question : un naturalisme *philosophique* ne pourrait-il pas aller dans une autre

direction ? La philosophie ne pourrait-elle pas proposer une vision renouvelée de la nature ? Ne pourrait-on pas concevoir la nature au-delà de cette grande partition ontologique ? Différents courants contemporains semblent s'orienter vers un tel projet. Non seulement la tradition écologique et éco-féministe revendique une conception relationnelle de la nature (Larrère & Larrère, 2015), porteuse aussi d'un « matérialisme enrichi » (Plumwood, 2014), mais également les dits « nouveaux matérialismes », en vue de répondre aux défis éco-politiques résultant du changement climatique, soulignent l'importance de concevoir la matière comme un ensemble de processus actifs et dynamiques porteurs de sens (Barad, 2007 ; Bennett, 2010). Dans ce contexte, la pensée de Gilles Deleuze peut être lue comme une source inattendue pour un renouvellement du naturalisme en philosophie. Alors que le *corpus* deleuzien a été majoritairement considéré comme une philosophie de l'événement (Zourabichvili, 1994), un vitalisme philosophique (Badiou, 1998), une redéfinition du projet transcendantal (Sauvagnargues, 2009 ; Lleres, 2011), voire une logique des mouvements aberrants (Lapoujade, 2014), la dimension naturaliste de sa pensée reste encore inexplorée¹. Cette perspective prend pourtant une importance considérable dans la mesure où l'on se concentre sur la réception que Deleuze fait de l'œuvre de Spinoza, réception qui entraînera également une redéfinition de la portée du spinozisme en général. En effet, le spinozisme de Deleuze ne doit pas seulement être compris comme un autre chapitre dans la longue liste d'exégèses philosophiques de jeunesse, mais, au contraire, Spinoza anime chez Deleuze la vision d'une nature immanente absolument expressive et inclusive, vision dans laquelle une proposition spéculative, comme l'est l'univocité de l'être, se révèle corrélative d'une proposition pratique telle que l'individuation modale, dite aussi « affective » ou « intensive ». En fin de compte, et poursuivant cette voie jusqu'aux dernières conséquences, la nature apparaîtra comme un « personnage rythmique aux transformations infinies » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 393), c'est-à-dire, comme un immense processus actif de différenciation et d'hétérogénéité, ou, en d'autres termes, comme un plan peuplé d'une diversité d'individus existant selon plusieurs états d'agrégation ou de désagrégation, plusieurs modes de composition ou de décomposition — *Deus, sive Natura, sive Ritournelle*. Quels seraient les principaux moments de ce naturalisme ? Quelles nouvelles voies pourrait inaugurer cette lecture.

2. Deleuze définit pour la première fois les axes principaux de ce qu'il entend par « naturalisme » en 1961 dans le cadre d'un article sur Lucrèce, « Lucrèce et le naturalisme » (Deleuze, 1961) — cet article sera repris en 1969 en appendice de *Logique du sens* sous le titre « Lucrèce et le simulacre » (Deleuze, 1969). Ici, le naturalisme philosophique est structuré par un double défi : d'une part, déterminer un principe spéculatif pour la diversité de la nature, « un principe de causalité fortement structuré » qui, comme le souligne Deleuze, « rend compte de la production du divers,

¹ Deux articles et un entretien sont l'exception de ce constat et constituent, en ce sens, des lignes de recherche que notre projet reprend pour son compte. Les articles sont : 1. « Gilles Deleuze and naturalism: a convergence with ecological theory and politics » (Hayden, 1997), 2. « Deleuze and new materialism: Naturalism, norms, and ethics » (Ansell-Pearson, 2017). Et d'autre part se retrouve l'« entretien avec Pierre Montebello », paru dans le vol. 99 de la revue *Rue Descartes* (2021).

mais en rend compte comme de compositions, de combinaisons diverses et non totalisables entre éléments de la Nature » (Deleuze, 1961, p. 21) ; et, d'autre part, le naturalisme cherche à déterminer un principe pratique soutenant, d'une part, le pluralisme comme « joie du divers », et dénonçant, d'autre côté, toute forme de tristesse comme une forme de mystification ou de faux infini (Deleuze, 1961, pp. 28-29). Le naturalisme apparaîtra, en ce sens, comme l'envers positif de la critique que Deleuze adresse au projet transcendantal kantien. En effet, à la suite des travaux de Martial Gueroult sur Maïmon et Fichte (Gueroult, 1929 ; 1931) et de Jules Vuillemin sur l'héritage kantien (Vuillemin, 1954) — et dans une moindre mesure à l'aune de la lecture de Victor Delbos sur le postkantisme (Delbos, 1940) —, Deleuze vise une reconsidération génétique des conditions de l'expérience à travers deux intuitions fondamentales : 1. retrouver un principe pour la différence qui agisse comme sa détermination interne et 2. restituer une raison pour la reproduction du divers dans les synthèses constitutives du réel — ou en d'autres termes : retrouver, d'une part, la différence comme principe dans la cause et, d'autre part, la répétition comme principe dans l'effet (Deleuze, 1962, pp. 81-82; Deleuze, 2002, pp. 86-87, 138). Alors que la détermination de ces deux points va occuper Deleuze dans son travail sur Nietzsche (1962), sur Bergson (1966), et même dans sa première réception de Simondon (cf. Deleuze, 2002, pp. 120-124) — moments où le principe de différence ainsi que la raison du divers seront assimilés au parcours de notions telles que la volonté de puissance, l'élan vital, ou l'état de méta-stabilité — l'intérêt directeur d'un naturalisme philosophique ne se verra satisfait qu'en 1968 avec *Spinoza et le problème de l'expression* (1968a). De cette façon, le naturalisme se définira par la réunion d'une affirmation ontologique de la différence (la substance comme expression de ses infinis attributs), et par la joie pratique comme guide d'une théorie du mode fini, aussi bien dans sa portée épistémologique qu'éthique. De ce fait, le spinozisme, en tant que « philosophie de l'affirmation pure », se présente également comme une « philosophie de la joie qui correspond à cette affirmation » (Deleuze, 1968, p. 251), sachant qu'à une affirmation spéculative du divers correspond une praxis qui reproduit effectivement cette même diversité. De ce fait, une vision de la nature comme multiplicité émergera ici, tant du côté de la cause que de l'effet. La nature ne désignera pas uniquement une même horizontalité ontologique pour toutes les étants (le minimum d'être nécessaire à tout ce qui est), mais elle sera aussi à la base d'une différenciation modale, la joie pratique de la composition, aussi déterminée comme la création des notions communes, étant le principe directeur dans cette vision de la *nature naturée*.

En effet, bien que la lecture de Deleuze soit une étude stricte d'histoire de la philosophie, l'originalité de son approche réside dans les dérivations qu'elle connaîtra dans ses propres œuvres de maturité. C'est ici qu'apparaît l'enjeu final de notre projet : concevoir non seulement la genèse et les enjeux exégétiques d'un naturalisme dans la réception deleuzienne de Spinoza, mais aussi explorer le sens et l'extension de cette interprétation dans les œuvres pour lesquelles Deleuze est le plus connu. Un naturalisme, fondamentalement spinoziste, se retrouverait alors dans des œuvres comme *Différence et répétition* (1968b), *Mille plateaux* (1980) ou encore *Qu'est-ce que la philosophie?* (1991). A travers cette lecture, la nature se thématise comme un vaste champ

d'expression et de composition, comme un plan peuplé de différentes solutions qui, comme s'il s'agissait des rythmes, définiront les choses, les sujets et les personnes selon les relations dans lesquelles ils rentrent et à partir desquelles ils agissent. Alors, au sein d' « une Nature qui est elle-même un individu variant d'une infinité de façons », comme souligne Deleuze dans *Spinoza: Philosophie pratique* (1980, p. 164), tout deviendra finalement une question de distinction : distinction « réelle » entre des attributs formellement distincts d'une substance ontologiquement une (Deleuze, 1968a, pp. 21-32 ; 44-58 ; Deleuze, 1968b, pp. 58-59 ; 387-388), et distinction « modale » entre des facteurs d'individuation qui modulent la constitution de chaque individu selon ses rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur et selon des rapports affectifs, c'est-à-dire d'après des puissances d'affecter ou d'être affecté (Deleuze & Guattari, 1980, pp. 310-319 ; Deleuze, 1981, pp. 164-175)

Et pourtant, cette vision de la nature ne semble-t-elle pas se rapprocher, voire se confondre, avec un certain « vitalisme » philosophique ? Alors qu'il est difficile de nier que la vie est une catégorie fondamentale chez Deleuze, il nous semble douteux de parler de lui comme d'un « vitaliste ». Non seulement Deleuze émet des réserves claires à l'encontre du vitalisme comme position philosophique (position qu'il juge insuffisante, au même titre que le mécanisme, cf. Deleuze & Guattari, 1972, pp. 336-352), mais en outre toutes les présentations se réclamant d'un vitalisme chez Deleuze partent de la même déclaration faite dans un entretien à R. Bellour et F. Ewald en 1988 : « Tout ce que j'ai écrit était vitaliste, du moins je l'espère » (Deleuze, 1990, p. 196). Si cette affirmation semble tranchée, il ne faut pas oublier que dans d'autres entretiens ou articles de cette époque, Deleuze, avec la même intensité, caractérisera son projet comme une « théorie de l'événement », une « hétérogénèse », une « philosophie de la multiplicité » ou même une « doctrine des signes » (cf. Deleuze, 1990, p. 194 ; Deleuze, 2003, p. 339). Si cela montre la difficulté de classer, voire d'accéder à la pensée de cet auteur, en tout cas, il faut dire que le naturalisme que nous voyons chez Deleuze nous semble proche, sinon du vitalisme, du moins d'une certaine conception de la vie, plus précisément d' « une intense vie germinale inorganique, une puissante vie sans organes, (...) tout ce qui se passe *entre* les organismes » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 623). De telle façon, nous articulons cette conception de la vie à la perspective naturaliste que Deleuze découvre du côté de Spinoza, et partant nous cherchons à retracer la genèse, les moments et les dérivations philosophiques d'une nature immanente, d'un côté, expressive d'une affirmation de l'ontologie comme diversité, et d'autre côté, porteuse d'une intense vie germinale qui concerne tout mode fini, à la fois l'humain et l'animal, le vivant et l'inerte, et cela étant très proche d'un processus appelé aujourd'hui *sym-poïésis* ou « making-with » (Haraway, 2016), voire « pluribiose » (Brives, 2020). En ce sens, les déplacements du spinozisme qu'opère le *corpus* deleuzien pourraient nous fournir une carte de lecture de divers défis contemporains, tant théoriques que pratiques, principalement liés à la définition positive d'un concept positif et relationnel de la nature, au statut onto-épistémologique de la matière et, en général, à la vision de la philosophie comme processus génétique d'alliance et composition à travers et à partir la différence.

Nous estimons qu'une étude sur la réception, évolution et transformation de Spinoza chez Deleuze est le fil conducteur pour l'étude d'un naturalisme deleuzien. Ainsi, nous estimons que la détermination des éléments, des enjeux et des principaux déplacements et moments du spinozisme deleuzien nous permettra de comprendre les principales lignes d'articulation d'un « nouveau naturalisme ». Deux points clés guident ce projet, à savoir la double perspective spinoziste de la *natura naturans* et de la *natura naturata*. Dans la lecture de Deleuze la détermination de cette terminologie prend un sens particulier : d'une part, la *natura naturans* équivaut à un plan d'immanence absolument diversifié, constitué par l'expression d'une infinité d'attributs, ce qui est en soi et est conçu par soi devenant ainsi équivalent à une multiplicité « virtuelle » ; d'autre part, la *natura naturata* sera porteuse d'une perspective relationnelle, c'est-à-dire qu'elle correspondra à un modèle d'individuation qui prend les rapports de mouvement et de repos et les affects, ou le pouvoir d'être affecté, comme point de départ de l'analyse du donné, l'ensemble de ce qui est *in alio* étant équivalent alors à une multiplicité dite « intensive ». Ainsi, à partir d'une détermination originale de la *Potentia* et de la *potestas*, la lecture deleuzienne, au moins depuis *Spinoza et le problème de l'expression*, proposera trois axes d'analyse pour un naturalisme philosophique : l'ontologie (théorie de la substance), l'épistémologie (théorie de l'idée) et l'anthropologie politique (théorie du mode fini, de ses passions et de son devenir-actif). Un examen attentif de ces trois axes nous montrera non seulement les moments essentiels du naturalisme chez Deleuze, mais il nous permettra aussi d'analyser les principales dérivations de son spinozisme, et en général d'une philosophie de la nature dans ses œuvres de maturité, écrites en nom propre ainsi qu'en collaboration avec F. Guattari. Ainsi, la première partie de notre travail se concentre sur une analyse généalogique de la manière par laquelle Deleuze parvient à Spinoza. A partir de l'article de 1961 sur Lucrèce, nous étudions comment Deleuze recherche les éléments théoriques et pratiques d'un naturalisme philosophique chez des penseurs tels que Nietzsche (1962), Bergson (1966) et Simondon (1966). Dans un deuxième temps, nous déterminons la structure du naturalisme à travers le parcours des trois axes dans la matrice de lecture deleuzienne : (1) d'abord l'affirmation spéculative ou l'univocité de l'Être dans la théorie de la substance ; (2) ensuite la production du vrai ou la genèse du sens dans la théorie de l'idée; et (3) finalement la joie pratique ou l'organisation sélective des passions dans la théorie des modes. Cette reconstruction s'effectue à partir des principaux travaux que Deleuze consacre à Spinoza, à savoir, des ouvrages telles que *Spinoza et le problème de l'expression* (1968a) ou *Spinoza : philosophie pratique* (1981), ainsi que des travaux plus tardifs comme les Cours dispensés à Vincennes (1987-1981) et l'article de 1993 « Spinoza et les trois éthiques », figurant à la fin de *Critique et clinique* (1993). Enfin, les conséquences et dérivations de ce naturalisme seront abordées en trois temps : d'abord dans le cadre des travaux que Deleuze présente à la fin des années 60, contemporains de la publication de *Spinoza et le problème de l'expression*, *Différence et répétition* (1968b) et *Logique du sens* (1969) ; ensuite dans ses premiers travaux en collaboration avec Guattari, principalement *L'Anti-Oedipe* (1972) et *Mille*

plateaux (1980), travaux qui coïncident avec son deuxième texte important sur Spinoza, *Spinoza : philosophie pratique*, et avec les cours qu'il donnera à Vincennes ; et finalement dans la dernière collaboration avec Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?* (1991), collaboration que nous lirons à partir du dernier texte que Deleuze consacre à Spinoza en 1993.

1. *Généalogie du naturalisme : Nietzsche, Bergson, Simondon*. La voie par laquelle Deleuze aborde Spinoza ne relève pas simplement de l'intérêt de l'historien de la philosophie, mais répond à une approche novatrice de la philosophie que Deleuze déploie progressivement entre 1953 et 1968. En ce sens, l'un des intérêts les plus importants de ce projet renvoie à une approche dite « post-kantienne » de la philosophie critique. Dans ce contexte, le développement d'un naturalisme philosophique répondra précisément aux principales insuffisances du criticisme kantien que Deleuze reprend à son compte à travers l'influence de Gueroult, Vuillemin, et Delbos. Afin de déterminer les axes principaux d'un tel naturalisme, après avoir exploré les principales insuffisances et reproches que Deleuze adresse à Kant et poursuivant le fil conducteur de l'article de 1961 « Lucrèce et le Naturalisme », nous nous tournerons dans cette première section vers l'analyse de trois moments dans la chronologie de l'œuvre deleuzienne : 1. « Le principe de différence et la raison du divers dans la conception nietzschéenne de la force » dans *Nietzsche et la philosophie* (1962) ; 2. « Monisme et pluralisme » dans les chapitres IV et V du *Bergsonisme* (1966) ; et 3. « Individuation et dramatisation » dans la première lecture de Simondon (1966), ainsi que dans la présentation de 1967 à la Société Française de Philosophie sur la « Méthode de dramatisation » (Deleuze, 2002, pp. 120-124 ; 131-162). Tout en discutant la généalogie conceptuelle de ce naturalisme avec les différents courants contemporains où la notion de nature est revendiquée ou mise en question (Latour, 1999, 2015 ; Descola, 2005 ; Barad, 2007 ; Bennett, 2010 ; Larrère & Larrère, 2015), nous proposerons un fil conducteur pour son abordage. Ce fil correspond à la thématization du couple conceptuel de la *qualité* et de la *quantité*, couple qui articule une exploration de la notion de différence et prépare surtout le terrain pour le déploiement de la notion spinoziste de nature. Suivant cette perspective, le parcours généalogique du naturalisme se résumera dans les points suivants : (1) les différences de quanta et les qualités de la différence dans le contexte de Nietzsche, (2) les différences de nature et la nature de la différence chez Bergson et (3) les différences individuantes ou singularités chez Simondon. Nous nous appuyerons ici sur la considération des différents types d'études : d'abord sur le contexte philosophique de Deleuze aux années 50 et 60 (Dosse, 2007 ; Schrift, 2010 ; Bianco, 2015, 2016), ensuite sur sa lecture du post kantisme (Lundy & Voss, 2015), ainsi que sur ses études d'histoire de la philosophie (Hardt, 1993 ; Simont, 1997 ; Jones, 2009 ; Cherniavsky & Jacquet, 2013 ; Lundy, 2018 ; Van der Wielen, 2023) et finalement sur les auteurs en question : Nietzsche (Müller-Lauter, 1998 ; Montebello, 2001 ; Stiegler, 2021 ; Simonin, 2022), Bergson (Moulard-Leonard, 2009 ; Worms, 2013 ; Ansell-Pearson, 2018), et Simondon (Combes, 1999 ; Chabot, 2003 ; Barthélémy, 2016) .

2. *Deleuze lecteur de Spinoza (1968-1993)* : La deuxième partie de notre projet vise à déployer la perspective naturaliste que Deleuze développe tout au long de son travail sur Spinoza. Ainsi, dans un premier temps, nous explorerons les trois axes de la lecture de 1968 *Spinoza et le problème de l'expression*. Dans un premier temps, notre intérêt sera de déterminer comment Deleuze retrouve chez Spinoza la conceptualisation d'une nature immanente, d'un côté, intérieurement et génétiquement différenciée, ainsi que, d'autre part, susceptible d'une différenciation modale ou intensive. Les principaux points d'intérêt ici seront : 1. « Un néo-scotiste au XVII^e siècle ? : distinction formelle et distinction modale chez Spinoza » ; 2. « Qu'est-ce qu'avoir une idée adéquate ? : la production du vrai dans *l'Éthique* » ; 3. « Pour une éthique de l'individuation : les puissances intensives des parties ». Dans un deuxième temps, notre intérêt se portera sur les travaux que Deleuze consacre à Spinoza entre 1970 et 1981 : les textes des deux éditions de *Spinoza : philosophie pratique* et les cours de Vincennes (1978-1981). Sachant que Deleuze présente cette fois sa lecture comme une philosophie dite « pratique », nous nous attacherons dans cette section à découvrir quels seraient les aspects dits « pragmatiques » d'un naturalisme chez Spinoza. En ce sens, les principaux points à examiner sont les suivants : 1. « l'Affect et les variations de la puissance d'agir » dans la première édition de *Spinoza : philosophie pratique* (1970) » ; 2. « Idée et composition : la Nature comme plan d'immanence » dans la deuxième édition de *Spinoza : philosophie pratique* (1981) ; et 3. « Éternité et individuation : qu'est-ce qu'une expérimentation ? » dans les cours de Vincennes. Enfin, nous explorons le dernier texte que Deleuze consacre à Spinoza en 1993 intitulé « Spinoza et les trois éthiques » en essayant de souligner l'importance de la distinction faite entre signes-affects, notions-concepts et essences-percepts et les trois genres de connaissance dans *l'Éthique*. Deux types d'études seront ici essentiels : d'une part, les études d'histoire de la philosophie contemporaine sur le contexte, la portée et la structure du spinozisme de Deleuze (Howie, 2002 ; Duffy, 2006a ; Lord, 2011 ; Peden, 2014 ; Sévérac & Sauvagnargues, 2016 ; Vuillerod, 2021) ; d'autre part, pour mesurer de manière critique les déplacements de cette lecture, le recours à des études classiques et récentes sur la pensée de Spinoza seront d'une importance cruciale à ce moment. En premier lieu, nous tiendrons compte des études de la fin des années 60 qui renouvellent l'intérêt pour Spinoza (Gueroult, 1968, 1974 ; Matheron, 1968). D'autre part, nous aurons recours à des études focalisées principalement sur : l'unité du corps et de l'esprit et la prudence (Jacquet 2004, 2015), l'individuation et le transindividuel (Balibar, 2018), les notions de forme et de transformation (Zourabichvili 2002 ; Zourabichvili 2002a), de devenir-actif (Sévérac, 2005), ainsi que sur les notions d'expérience (Moreau, 1994), de qualité et de quantité (Ramond, 1995), et de vie (Lema Habash, 2022)

3. *Lignes d'un nouveau naturalisme chez Deleuze et Deleuze-Guattari*. Notre projet aboutit finalement à une exploration du spinozisme des œuvres de maturité de Deleuze et de son travail en collaboration avec Guattari. En suivant les trois axes de la lecture deleuzienne de Spinoza (ontologie, épistémologie, anthropologie politique), nous chercherons l'influence et les dérivations de cette matrice dans le contexte de 1. *Différence et répétition* et *Logique du sens* ; 2.

L'Anti-Oedipe et *Mille plateaux* ; et enfin 3. *Qu'est-ce que la philosophie?* Tout d'abord, bien que Spinoza semble absent du projet d'une philosophie de la différence, les deux ouvrages que Deleuze présente à la fin des années 60 nous semblent susceptibles d'être lus conjointement à travers les trois axes d'exégèse qui structurent *Spinoza et le problème de l'expression*. En ce sens, sous le titre « Naturalisme et genèse transcendantale », trois points d'analyse seront proposés : 1. Ontologique : « Substance, univocité et différence : autour des insuffisances du spinozisme » ; 2. Épistémologique : « À la rencontre des notions communes : structures génétiques et problématique du sens » ; 3. Anthropologie politique : « Pour une éthique des quantités intensives : qu'est-ce qu'une vie ? ».

Deuxièmement, le contexte post-soixante-huitard et la rencontre avec Guattari nous permettront d'apprécier d'importants déplacements conceptuels par rapport aux axes structurants de cette matrice. Ainsi, à partir de *L'Anti-Oedipe* et jusqu'à son point de développement le plus important dans *Mille plateaux*, la philosophie deleuzo-guattarienne déploiera plus clairement le spinozisme qui semblait absent auparavant dans les œuvres de la fin des années 60. Dans ce sens, sous le titre « Cartographies de la nature », nous analyserons deux moments essentiels. D'une part, dans la section « La joie pratique du désir », nous explorerons la relation entre production et expérimentation selon le modèle du schizo et la nature, modèle dans lequel, comme le disent Deleuze et Guattari, « ce que vit le schizophrène spécifiquement, [c'est] la nature comme processus de production » (Deleuze & Guattari, 1972, p. 9). D'autre part, sous le sous-titre « Un spinoziste se souvient : le plan de Nature dans *Mille plateaux* », à la suite des « Souvenirs d'un spinoziste I et II » contenus dans le plateau 10, nous analyserons les principales transformations du spinozisme à partir d'une lecture croisée du plateau 3 « Géologie de la morale » et 11 « De la ritournelle ». Notre hypothèse à ce stade indique un triple déplacement : 1. De l'ontologie à la conjonction (l'univocité du « Est » deviendra la connexion rhizomatique du « et...et...et... ») ; 2. de l'épistémologie au devenir (les notions communes seront pensées cette fois selon le modèle dit « sym-poïétique » des milieux et des rythmes) ; 3. de l'anthropologie politique à l'éthologie cosmique (de la nature affective de l'homme nous irons finalement à la nature du cosmos conçu comme un gigantesque processus d'individuation). Enfin, notre intérêt se portera sur une exploration du plan d'immanence et de son rapport à l'affect et au percept dans *Qu'est-ce que la philosophie?*, dans le prolongement de l'article de Deleuze de 1993 sur Spinoza. Ainsi, dans la section « Chaos, immanence et consistance : la Nature entre l'art et la philosophie », nous explorerons la relation entre les différentes vitesses de la pensée spinoziste et la construction d'un plan philosophique et artistique comme derniers foyers du naturalisme deleuzien. Nous nous appuierons ici sur la considération, tout d'abord, des commentaires de principaux ouvrages en question : *Différence et répétition* (Williams, 2004 ; Hughes, 2009 ; Sommers-Hall, 2013) ; *Logique du sens* (Williams, 2008) ; *L'Anti-Œdipe* (Buchanan, 2008 ; Sibertin-Blanc, 2010) ; *Mille plateaux* (Holland, 2013 ; Adkins, 2015 ; Sommers-Hall, 2017) ; et finalement *Qu'est-ce que la philosophie?* (Cherniavsky, 2012 ; Bell, 2016). Ensuite des études sur l'ensemble de l'œuvre deleuzienne seront d'une importance considérable (Ansell-Pearson, 1999 ; de Beistegui, 2004 ; Montebello, 2008 ; Sauvagnargues, 2009 ; Smith, 2012 ; Lapoujade, 2014). Et finalement certaines essais sur le rôle et la place des

notions comme les Idées (Duffy, 2006b ; Santaya, 2017), l'intensité et l'espace (McNamara, 2022), le rythme et le cosmos (Borghi, 2014), ainsi que de processus comme l'individuation (Toscano, 2006 ; Diez-Montoya, 2018), l'hétérogénéité (Sarti, Citti & Piotrowski, 2022) ou la sympoïesis (Haraway, 2016)